

« Le cinéma anglais n'existe pas » avait un jour énoncé François Truffaut, jamais en panne d'exagération polémique. Tiens, tiens ! On n'imaginait pas notre François souffrant d'amnésie historique. Qu'on en juge ! Passons sur le fait que la Grande Bretagne a engendré des cinéastes aussi considérables que Chaplin et Hitchcock (la carrière anglaise d'Hitchcock avant son départ pour Hollywood a donné lieu à des chefs d'œuvre comme *The Lady Vanishes* et surtout *The 39 Steps*). Passons aussi sur le fait que l'Angleterre s'est montrée terre d'accueil pour des cinéastes aussi éminents que Kubrick, Losey, Lester, voire, plus occasionnellement, Antonioni (*Blow-Up*), Polanski (*Repulsion*) ou Skolimowski (*Moonlighting*).

Le fait est que le cinéma anglais a créé, dès les années 30, une école documentariste (Grierson) dont la réputation d'excellence s'est transmise de décennies en décennies jusqu'au Free cinéma (années 50) et à la BBC d'aujourd'hui. Puis ce fut la mise sur orbite de Laurence Olivier, David Lean et Carol Reed, sans compter Noël Coward : le cinéma anglais était lancé et bien lancé. Il n'avait plus lieu de glapir la célèbre interrogation qui a fait le tour du monde : « To be or not to be, that is the question », sauf pour faire sourire Ernst Lubitsch dans son film éponyme beaucoup plus tard. Avec *The Third Man*, *Brief Encounter* et *Henry V*, le cinéma anglais s'internationalise et installe dans les cinémathèques quelques chefs d'œuvre inoubliables. *The Third Man* accommode la guerre froide, les égouts de Vienne et Orson Welles à la sauce expressionniste, *Henri V* restaure à coups d'enluminures les très riches heures du Duc de Berry, quant à *Brief Encounter*, l'histoire d'un couple ordinaire trop sage pour tout envoyer promener, on en retiendra les tisons à peine consumés d'un amour furtif dans l'ambiance gelée des gares anglaises à l'heure du thé.

Si Laurence Olivier (suivi beaucoup plus tard par Kenneth Branagh) se confond avec Shakespeare, David Lean, c'est Dickens fait cinéaste, comme l'attestent *Oliver Twist* et surtout *Great Expectations*. Avant qu'il ne transfigure à jamais son art en prisonnier des japonais (*The Bridge on the River Kwai*) ou en héros d'une épopée des sables dans *Lawrence of Arabia* auxquels il est permis de comparer *A Passage to India*. Mais voici qu'arrive (années 40) le temps des films d'humour anglais : *Kind Hearts and Coronets (Noblesse oblige)* de Robert Hamer, *Passport for Pimlico d'Henry Cornelius*, *Whisky galore* d'Alexander Mackendrick (meilleur film : *A high wind in Jamaica*) : autant d'incitations à l'hilarité où le flegme et les réparties pince sans rire triomphent de tous les conformismes. Dans *Kind Hearts and Coronets* (6^{ème} meilleur film de tous les temps selon un referendum du British film Institute en 1999), l'humour se colore en noir et le cynisme convient à Dennis Price, le héros qui élimine tour à tour tous ceux qui le séparent du titre convoité de duc : quant à Alec Guinness, sa fluidité discursive et la drôlerie de ses déguisements lui permettent d'interpréter pas moins de huit rôles de la famille des d'Ascoyne, dont une femme... une idée délicieuse dont il n'était pas peu fier. En cela, il se révèle l'ancêtre de Peter Sellers lui-même un as du comique, un des comédiens les plus inventifs de tous les temps par sa capacité de transformation, son embarras feint et son jeu très corporel sous une physionomie à la mobilité imperturbable.

De tous temps, le cinéma anglais peut en effet s'enorgueillir d'une pléiade de grands comédiens souvent venus du théâtre : Rex Harrison, Robert Newton, Margaret Rutherford, Valerie Hobson, Joan Greenwood, Alastair Sim, Trevor Howard, John Gielgud, Jean Simmons, John Mills, Dirk Bogarde, James Mason, David Niven, Richard Burton, Vanessa Redgrave, Terence Stamp, Robert Morley, Alan Bates, Richard Harris, pour n'en citer que quelques-uns.

Le cinéma anglais ce sont aussi des couples de créateurs : Launder et Gilliat (meilleur film *The Rake's Progress*, satire à la Lubitsch où fait merveille un débauché amoral inspiré de Hogarth), les frères Boulting ; cependant Powell et Pressburger l'emportent de loin dans l'histoire du cinéma tout court : Si David Lean est le Dickens du cinéma british, Michael Powell en est le Swift. La plupart de ses films signés avec son ami Emeric Pressburger se distinguent par leur vivacité, l'inventivité de leur mise en scène et une direction d'acteurs pétillante et riche. Ils donnent tour à tour *The Life and*

Death of Colonel Blimp, (prouesses et ridicules d'une vieille baderne de l'armée des Indes, peut-être leur meilleur film), *A Matter of Life and Death*, *Black Narcissus*, *The Red Shoes*, *The Tales of Hoffmann*. Autant d'œuvres majeures qui mêlent les genres, les styles et les réussites. Seul, Powell réalise un autre classique : *Peeping Tom*.

Car le film d'horreur hante aussi les Iles britanniques et ses studios célèbres : The Hammer Studio accueille Peter Cushing et Christopher Lee chargés de ressusciter Frankenstein et Dracula, Jekyll et Hyde, aux bons soins de cinéastes comme l'excellent Terence Fisher, voire Val Guest, Michael Carreras ou Freddie Francis...

Le cinéma anglais, c'est également une empathie pour une classe ouvrière qui, contrairement au titre célèbre de l'italien Elio Petri, va rarement au paradis : avec Tony Richardson (*A Taste of Honey* mais aussi *Tom Jones*), Karel Reisz (*Saturday Night and Sunday Morning* mais aussi *Morgan: A Suitable Case for Treatment*) et Lindsay Anderson (*This Sporting Life* mais aussi *If...*, Palme d'or 1969).

En 73, grâce à Sarah Miles, Alan Bridges (*The Hireling* - La méprise) obtient la Palme d'or.

Les années passent. Dans les années 70/80, l'un des plus grands producteurs anglais, David Puttnam, se met en tête de conquérir le festival de Cannes. Il y réussira, avec des œuvres aussi différentes que *Bugsy Malone*, d'Alan Parker (une comédie musicale où les gangsters ont douze ans), *The Duellists*, de Ridley Scott (la gageure d'un duel d'une heure et demie), *Midnight Express*, lui aussi d'Alan Parker (les avatars d'un passeur de drogue dans les prisons turques où l'esbroufe de la mise en scène stigmatise les mauvais traitements), puis *Chariots of Fire*, de Hugh Hudson, jusqu'à ce qu'il parvienne à ses fins en remportant la Palme d'or en 86 avec *The Mission*, de Roland Joffé, montrant par là qu'il s'agit pour la plupart de films de producteur tant il se montrait obstiné à faire partager sa vision.

Dans ces deux décennies prestigieuses, de grands metteurs en scène britanniques surgissent sur l'échiquier mondial avec des œuvres encore plus excitantes : citons Ken Loach, un des auteurs « cannois » les plus assidus, inlassable pourfendeur des injustices sociales et des secousses politiques, la classe d'un John Boorman aux mises en scène raffinées, naviguant avec bonheur entre le genre noir, la légende d'Arthur et l'intimisme le plus personnel (*Hope and Glory*), Mike Leigh maître incontesté ès émotion compassionnelle (*Naked, Secrets & Lies*, Palme d'or 96), James Ivory, le plus anglais des cinéastes américains, le chantre crépusculaire et sans complaisance de l'aristocratie britannique (*A Room with a View, Howards End, The Remains of the Day*), Peter Greenaway, cinéaste, plasticien, encyclopédiste (*The Draughtsman's Contract, The Belly of an Architect*) dont l'intelligence suraiguë se plaît à transporter son esthétisme et son goût des nombres d'un art à l'autre, les désopilants Monty Python avec les Terry (Jones et Gilliam)*, le proluxe Michael Winterbottom (*Jude*), enfin et surtout, Stephen Frears à l'auto-dérision débonnaire et à l'humour vengeur, dont trois films au moins – *The Grifters, Dangerous Liaisons* et *The Queen* - resteront dans l'histoire du cinéma comme des modèles absolus de charme subversif, d'efficacité stylistique et d'élégance du cœur.

Que nous réserve demain qui voit poindre des œuvres en devenir : Andrea Arnold, Lynne Ramsay, Steve McQueen, Peter Mullan, Shane Meadows, Emily Young, Thomas Clay... ?

Comme dirait Rudyard Kipling, ceci est une autre histoire.

Gilles Jacob

*On se délectera, par exemple, dans *Monty Python's The Meaning of Life*, de certains poissons à tête humaine se saluant civilement dans un aquarium ou de la célèbre défaite de jeunes cadres à attaché-cases par des vieux employés anars n'hésitant pas à les exterminer à coups de pales de ventilateurs...